

LA RHETORIQUE SEMITIQUE

Une nouvelle collection est née au service des exégètes et des étudiants en sciences bibliques, sous la généreuse et compétente impulsion du Père Roland Meynet, jésuite français d'origine savoyarde, actuellement professeur de théologie biblique à l'*Université Grégorienne* de Rome. Disciple du regretté Paul Beauchamp, l'exégète renommé, et de l'éminent linguiste Georges Mounin, il a dirigé le *Centre de recherches et d'études arabes* à l'Université St-Joseph de Beyrouth, puis y a fondé le *Centre d'études des langues vivantes* et l'*École de traducteurs et d'interprètes de Beyrouth*, avant d'enseigner à l'*Institut biblique* de Jérusalem et au *Centre Sèvres* de Paris. Il a fondé cette nouvelle collection, qui va de pair avec la collection *Retorica biblica* aux éditions *Dehoniane* de Bologne. Il dirige la Société internationale pour l'étude de la Rhétorique biblique et sémitique (RBS) ; voir internet : www.retoricabiblicaesemitica.org.

Depuis longtemps déjà, le P. Meynet nous avait fait part de ses recherches en linguistique dans le domaine des textes de la Bible. On se souvient de *Quelle est donc cette Parole ? Lecture « rhétorique » de l'Évangile selon saint Luc* (Cerf, 1979) puis de *Initiation à la rhétorique biblique* (Cerf, 1982), développée dans *L'analyse rhétorique. Une nouvelle méthode pour comprendre la Bible* (Cerf, 1989). Depuis lors, il n'a cessé de parfaire sa méthode en l'appliquant à divers textes de la Bible hébraïque et chrétienne, notamment au livre d'Amos (1994), aux récits de la Passion et résurrection (1999) et des évangiles synoptiques (2001.2006), et à des textes de la tradition musulmane (1993). En pleine maturité de son art, il a mis en route de nouvelles publications qui reprennent ses propres travaux et nous font part des fruits savoureux cueillis par ses étudiants. Quatre grands volumes s'inscrivent dans la collection *Rhétorique sémitique* publiée par Lethielleux, présentée ici. Elle paraît avec le concours de l'Association Hervé Renaudin, en mémoire de l'illustre prêtre français, docteur en théologie, injustement détenu en 1977 dans les geôles de l'Iran, puis devenu en 2001 évêque de Pontoise, alors qu'il était curé de Saint-Philippe du Roule ; il mourut le 17 janvier 2003.

MEYNET R., *L'évangile de Luc*, Paris, Lethielleux, 2005, 24 x 17,1037 p., 50 € ISBN 2-283-61239-X.

Premier ouvrage de la collection, cet important commentaire, préparé par des études préalables, a obtenu en 2006 le Grand prix de philosophie de l'Académie française, et a fait l'objet de deux tables rondes à Paris en mars 2007 et à Rome en mai. Il suppose un énorme labeur et des recherches persévérantes sur la composition de l'évangile lucanien : comment un auteur grec, d'Antioche peut-être, païen d'origine sans doute, a-t-il pu à ce point maîtriser non seulement le style de la Bible grecque, mais encore les structures de la rhétorique sémitique ? La question nous accompagne au fil de la lecture de l'ouvrage.

Sans utiliser d'autres commentaires, mais en s'inspirant parfois d'auteurs modernes, l'A. analyse tout l'évangile qu'il découpe en 28 séquences et 168 passages, divisés en parties, sous-parties, morceaux et segments, en s'aidant de tableaux suggestifs qui font ressortir les structures parallèles ou concentriques du texte. Après le prologue (Lc 1,1-4), il ramène le texte à quatre grandes sections : Lc 1,5-4,13 : La venue du Christ préparée par les messagers du Seigneur — Lc 4,14-9,50 : Jésus constitue la communauté des disciples en Galilée — Lc 9,51-21,38 ; Jésus conduit la communauté de ses disciples à Jérusalem — Lc 22,1-24,53 :

La Pâque du Christ annoncée par les Écritures d'Israël. Les [p. 640] sections se répondent comme en un miroir.

Le lecteur voit les séquences défiler, en même temps que se dévoile l'interprétation, avec plus ou moins de bonheur, car les parallélismes tantôt sautent aux yeux, tantôt se montrent discrets. En fait, le texte ne répond pas toujours au découpage de l'A. et l'interprétation s'éloigne parfois de la structure établie ; un texte ne se plie pas toujours aux lois qu'on voudrait lui voir suivre. Chemin faisant, l'A. se réfère aux « sept lois de Lund », pionnier de la lecture rhétorique du NT ; nous les trouvons au milieu du livre (p. 594). Il fallait s'y attendre, le centre d'un texte étant le signifiant majeur ! La traduction originale de l'évangile de Luc s'avère précise et nuancée, découvrant des détails souvent omis par des versions plus coulantes et moins attentives aux répétitions ou aux aspérités du texte. Parfois l'explication déborde l'écrit de Luc ; les références à l'AT sont soigneusement évoquées, mais certains rapprochements étonnent ; des recours à la tradition synoptique sont intéressants, où l'on voit Luc déboîter parfois un parallélisme transmis et donner à certains mots un sens différent, car il n'est pas rabbin comme Matthieu !

Quoi qu'il en soit des imperfections mineures de l'œuvre, ce commentaire fort personnel tient étonnamment la route, au bénéfice de la compréhension du texte ; et c'est là l'essentiel. Remercions l'A. de sa persévérance et de l'immense travail fourni pour interpréter la totalité de l'évangile. Le message de l'évangéliste n'en apparaît que mieux. C'est un beau témoignage et un merveilleux outil qu'il lègue aux exégètes en herbe comme aux chevronnés.

KOT T., *La lettre de Jacques. La foi, chemin de la vie*, 2006, 281 p., 26 € ISBN 2-283-61246-2.

Le deuxième livre de la série, est consacré à *La Lettre de Jacques* dont il constitue un commentaire excellent et original. L'A. en est un jésuite polonais, qui a étudié au *Centre Sèvres* (Paris) avant d'obtenir le doctorat en théologie biblique à l'*Université Grégorienne* de Rome ; il enseigne à présent à la Faculté de théologie *Bobolanum* de Varsovie. Il démontre ici, de manière surprenante, les bénéfices collatéraux de l'analyse rhétorique en définissant le propos exact de cet écrit de la première Église qu'on oppose souvent à la théologie de Paul, surtout depuis Luther.

La thèse protestante, en effet, opposait la doctrine paulinienne de la justification par la foi à celle de Jacques de la justification par les œuvres. Or une analyse rhétorique rigoureuse et précise confirme qu'il faut dépasser cette opposition simplificatrice : les deux doctrines convergent en effet, et leurs accents parfois différents manifestent une réelle complémentarité. Effectivement, la Lettre de Jacques apparaît souvent aux yeux des commentateurs comme un fatras peu ordonné de sujets disparates. Or la logique sémitique utilisée par l'auteur de la Lettre ne suit pas les articulations de notre argumentation occidentale du XX^e siècle. Par contre, la panoplie d'outils dont dispose l'analyse rhétorique sémitique fait apparaître la structure intellectuelle et compositionnelle de l'écrit. En fait, celle-ci est une mise en garde contre les fausses conceptions de la véritable foi, laquelle n'est pas une vague référence verbale à la réalité du salut obtenu par Jésus Christ, mais un attachement de tout l'être à sa personne et à son œuvre rédemptrice, où il agit en nous par sa propre vie de Ressuscité qui transfigure notre identité personnelle. Comme le souligne l'A. dans sa conclusion (p. 280) : « Mettre toute sa confiance dans la Loi et ses œuvres, comme les Galates, pensant que ce sont

elles qui peuvent sauver, et non pas le seul Dieu par la croix et la résurrection de son Christ, voilà une conduite secrètement idolâtrique ; déclarer sa foi en Dieu et en son Christ, sans se laisser transformer par [p. 641] elle dans son comportement envers les hommes, spécialement envers les pauvres que l'on méprise, ou envers les riches que l'on flatte, comme si c'était dans les richesses que l'on pouvait mettre sa confiance, ne l'est pas moins. Comme toujours, pour être fidèles à la vérité, il est nécessaire de tenir les deux bouts de la chaîne. Jacques et Paul ne s'opposent pas, ils sont complémentaires ».

Suivant les principes établis par le P. Meynet, l'A. analyse la Lettre séquence par séquence, et il construit une structure de l'ensemble parfaitement cohérente : la foi est chemin de la vie, comme l'exprime le sous-titre du livre. Dorénavant, les commentateurs de la Lettre de Jacques ne pourront ignorer l'ouvrage du P. Kot, qui se lit agréablement, et qui convaincra heureusement le lecteur, même critique.

Le troisième titre de la série étudie non plus un texte biblique, mais la sourate 5 du Coran : *Le Festin*, ou « la table dressée » selon la dénomination habituelle. L'A. de ce commentaire est un Petit frère de Jésus, religieux de Ch. de Foucauld, qui a vécu en Iran où il s'est initié à la littérature persane. Il vit en Égypte depuis une douzaine d'années, comme membre de l'IDEO (Institut dominicain d'études orientales ; cf. *infra* p. 657). Nous reprenons plus bas la recension que lui consacre Nayla Farouki, philosophe et historienne des sciences et des idées, co-auteur de *Rhétorique sémitique. Textes de la Bible et de la Tradition musulmane* (Cerf, 1998 ; cf. *NRT* 122 [2000] 644).

MEYNET R., *Traité de rhétorique biblique*, 2007, 717 p., 29 € ISBN 978-2-283-61250-7.

Comme quatrième volume de la collection, le P. Meynet nous présente son chef d'œuvre : un volumineux manuel de rhétorique biblique. Ce bel ouvrage, édité avec grand soin, est le fruit de trente ans de labeur acharné, commencé autrefois sous la direction de Paul Beauchamp. Nous trouvons ici, pour la première fois, une synthèse développée, claire et précise, des principes fondamentaux de la rhétorique biblique. On attendait cette étude magistrale, et elle vient à son heure. C'est un outil de référence précieux tant pour les exégètes que pour les étudiants en théologie.

L'introduction signale l'importance de l'étude de la rhétorique biblique. Puis l'A. consacre un premier chapitre à l'« historique » de la recherche sur les modes sémitiques de composition et la linguistique présupposée. Ensuite, une première partie s'attache à la *composition* des textes : l'A. commence par énumérer systématiquement les rapports possibles entre éléments linguistiques susceptibles de servir à composer un texte, il détermine ensuite les niveaux d'organisation des textes, présente les différentes figures de composition et conclut en proposant des règles de réécriture des textes pour en visualiser la composition.

Une deuxième partie traite du *contexte* ; l'A. examine successivement l'intratexte, ou les correspondances intérieures au discours, puis l'intertexte, ou les rapports avec d'autres textes connexes, ensuite un cas particulier d'intratexte, à savoir le centre des constructions concentriques, puis un cas particulier d'intertexte, les rapports synoptiques. La troisième partie aborde les différents aspects de l'*interprétation* : lois de composition, critique textuelle et traduction, puis règles herméneutiques permettant de percevoir la dynamique, attention aux liens intertextuels des passages étudiés, perception du message intérieur du texte. L'A. a

conscience de se situer dans un courant d'approche de la Bible attentif à toutes les opérations qui président à la composition d'un discours transmetteur d'une expérience essentielle et qui se veut convaincant. Ceci touche l'interactivité de tout langage humain qui [p. 642] se respecte et qui respecte son interlocuteur. Par des tableaux fort pédagogiques et des exemples significatifs tirés des Écritures saintes, l'A. a choisi de montrer les différents aspects de la matière.

Ainsi cet ouvrage constitue un manuel complet destiné à accompagner tout interprète de l'Écriture un peu sérieux, en le rendant sensible aux mille et un détails à capter dans un texte, puis à évaluer l'ensemble. Ce volume, d'une étonnante richesse, démontre une longue familiarité avec les textes bibliques et une pratique ininterrompue de l'herméneutique. Outil indispensable désormais pour découvrir comment la Bible est composée et pour se former à une réécriture actuelle : dire aujourd'hui le mystère de Dieu et faire voir les traits de son visage sur le miroir de l'écrit.

— J. Radermakers sj.

CUYPERS M., *Le Festin. Une lecture de la sourate « al-Mâ'ida »*, 2007, IV-453 p., 23 € ISBN 978-2-283-61251-4.

Michel Cuypers s'est engagé dans une tâche qui demandait à la fois de la patience, de la méthode, et une immense abnégation. En effet, la cinquième sourate (*al Mâ'ida*) n'est pas des plus faciles à lire. Malgré certains versets qui résonnent dans la mémoire de n'importe quel musulman (de préférence arabisant) avec une majesté et un ton kérygmaticque qui forcent le respect et l'émerveillement (tels que « Aujourd'hui j'ai parachevé pour vous votre religion et ai parfait pour vous mon bienfait »...), *al-Mâ'ida* est un chapitre austère, qui donne par excellence l'impression d'être composé contre toute raison, sémantique, syntaxique ou même rhétorique. On n'y retrouve guère les envolées poétiques de la sourate 55, *al-Rahmân*, ou des premiers versets de la sourate 19, *Mariam*, pas plus que les thématiques légales exprimées en tir groupé dans les sourates 2 ou 4.

Et pourtant, une lecture minutieuse, précise et attentive, telle que celle accomplie par l'A. vient montrer à qui en douterait la finesse de l'organisation de cette sourate aux thèmes multiples. Oscillant entre les préceptes et les lois, les références aux juifs et aux chrétiens, les narratifs à vocation d'édification, la sourate se déploie selon les règles de la rhétorique, règles déjà tirées pour la plupart de l'analyse de textes bibliques par Nils W. Lund dans les années 1930-1940. M. Cuypers signale ce fait en utilisant une analogie qui m'est particulièrement précieuse : « les différentes lignes thématiques [...] vont s'entrecroiser, à la manière d'une arabesque ». Et il y a de cela en effet, dans les multiples variations sur quelques thèmes qui constituent l'essentiel du message de la Sourate.

Constater l'existence des règles rhétoriques dans le Coran ne fait certes que confirmer ce que l'on savait déjà, à savoir que le Coran est un livre rédigé dans une langue sémitique, obéissant aux règles qui déterminent l'expression dans une telle langue. Mais il y a plus : le Coran rejoint la Bible (tous livres confondus) dans l'usage qu'il fait des tournures de style, des analogies, des métaphores et de tout un ensemble de propriétés linguistiques exprimant une proximité (de culture ou de révélation ? libre à chacun d'y voir ce qu'il veut) indubitable entre les Écritures juives, chrétiennes et musulmanes.

Cependant, M. Cuypers va encore plus loin, transformant de ce fait son livre en une véritable encyclopédie dédiée à la Sourate n° 5. Car non content d'élaborer l'analyse rhétorique du texte, il approfondit la recherche avec ce qui me semble être le plus essentiel : analyse de la signification des mots, analyse des différentes exégèses musulmanes et *last but not least* un retour systématique vers les textes de la Bible, montrant à chaque fois où cela s'avère, le lien profond qui existe entre le discours du Coran et celui des Psaumes ou du Deutéronome, [p. 643] de l'Évangile de Matthieu ou celui de Jean.

Ici, la sphère culturelle se resserre et s'éclaircit. L'utilisation quasi-systématique par exemple du verbe « entrer » — que ce soit en Terre Sainte (Nb 14,5-9 ; « Si Dieu nous est favorable, il nous fera *entrer* en ce pays et nous le donnera »), ou le Christ se définissant lui-même (Jn 10,7-9 : « Amen, amen, je vous le dis, je suis la porte des brebis... si quelqu'un *entre* par moi, il sera sauvé »), font écho à la constatation de la sourate 110 : « ... et que tu vois les gens *entrer* dans la religion de Dieu en foule » — cette analogie d'usage exprime nécessairement une analogie de pensée : l'entrée est ici l'expression d'un changement définitif de statut. La porte est frontière et passage. Il y a le dehors et le dedans, l'avant et l'après. Choisir la Voie de Vérité ou l'idolâtrie, telle est l'alternative qui se présente à l'être humain, une volonté de transcendance d'une part et une absence de sens de l'autre.

On pourrait indéfiniment aligner les exemples. Les textes se renvoient les uns aux autres, s'éclairent, les uns simplement par le regard porté sur les autres. Les analyses, comme les textes, s'entremêlent sans jamais perdre cohérence et rationalité. Tel un détective, l'A. nous entraîne dans des tentatives de compréhension et d'interprétation du texte qui, du même coup, éclairent les tentatives de compréhension et d'interprétation d'autres textes, ceux du Coran bien entendu, mais aussi ceux de la Torah ou des Évangiles avec lesquels le Coran proclame la continuité.

Bien entendu, il peut arriver que l'on s'arrête, que l'on ne suive pas l'A. dans sa manière de comprendre ou d'interpréter certains liens, sans mettre en doute le fait que ces derniers sont à l'évidence tissés par le texte. Le champ sémantique ne se ferme pas, n'est jamais réellement figé en une façon de voir unique et par suite dogmatique. Mais l'effet reste bien celui d'une profonde — et à mon sens nécessaire — méditation sur la magie de ces langues (hébreu, araméen, arabe) qui ont pu porter toute la richesse et la beauté du Message, dans sa simplicité extrême, mais aussi dans son extrême complexité.

— Nayla Farouki

On attend avec impatience, à mesure que cette collection sera développée, qu'elle puisse également apporter ce même éclairage par la rhétorique sur des textes de la Bible hébraïque, non par un souci d'œcuménisme (puisque l'on voit à l'évidence que tous ces écrits émanent de la même sphère linguistique, culturelle et sans doute encore plus profondément monothéiste), mais surtout pour que le regard du lecteur puisse s'exercer sur les différentes perspectives (juive, chrétienne et musulmane), un exercice nécessaire pour distinguer les différences et les points communs, les analogies de style ou les changements de ton, un exercice d'apprentissage des modes de pensée et d'expression non grecs qui accompagnent forcément ce mode de composition textuelle lui aussi fort éloigné de la classique et omniprésente rhétorique aristotélicienne. Il faut tout de même dire que la précédente collection *Rhétorique biblique*

(Cerf) avait déjà fourni un commentaire d'Amos : *Le Livre du prophète Amos*, par Pietro Bovati, professeur à l'Institut biblique, et Roland Meynet (Cerf, 1994).

Mais on peut, d'ores et déjà, se réjouir de voir une étude d'un chapitre du Coran venir si vite enraciner la collection dans un programme forcément comparatif, manifestant ainsi son ouverture à l'autre et sa curiosité face à la différence. Nul doute qu'à mesure que la collection s'enrichira d'analyses nouvelles, nous verrons également s'approfondir — par cette seule diversité — notre compréhension de la manière dont les textes ont été rédigés, collectés, aussi bien que notre appréhension des messages qu'ils ont mission de transmettre.

— J. Radermakers sj

© *Nouvelle Revue Théologique* 129 (2007) 639-643

Nous remercions le directeur de la revue, P. Pierre Gervais, de nous avoir accordé la permission de reproduire cette recension.

Visitez le site de la NRTh : www.iet.be/spip.php?article88

Nous remercions vivement le P. Jean Radermakers pour sa recension, dont la pertinence est d'autant plus remarquable et précieuse qu'elle provient de l'un des pionniers les plus connus de l'« analyse structurelle », autre nom de l'« analyse rhétorique sémitique ».

J. Radermakers a mis en œuvre l'analyse structurelle dans les ouvrages suivants :

– *Au fil de l'Évangile selon Saint Matthieu*, Heverlee – Louvain 1972 ;

– *La Bonne Nouvelle de Jésus selon Saint Marc*, Bruxelles 1974 ;

Et avec Philippe Bossuyt :

– *Jésus, Parole de la grâce selon saint Luc*, Bruxelles 1981 ;

– *Témoins de la Parole de la grâce : lecture des Actes des Apôtres*, Bruxelles 1995.

[23.01.2008]